

1.

Aujourd'hui encore, je me suis réveillée avec l'impression qu'une éternité était passée depuis notre dernière rencontre ; Alors j'ai compté les jours pour en avoir le cœur net et voilà le résultat : l'éternité dure un mois.

A l'échelle de ta vie, un mois est une seconde. Tu as à peine le temps de penser à moi que je suis déjà là à quémander une heure dans ton planning. Tu dois trouver étranges ces demandes qui se multiplient semaine après semaine, tes refus restant sans effet. Tu ne dois pas bien comprendre cette envie si pressante alors même que toi ne ressens aucun manque.

Comme toi, j'ai des journées bien remplies, assez pour n'avoir normalement pas une minute à te consacrer. Tu m'imagines sûrement trop occupée ou mourante d'ennui entre ma vie de famille et mes soucis. Mais ni la fuite en avant ni la lassitude n'y ont leur place. C'est beaucoup plus simple que cela : sans toi je manque d'air.

Sais-tu ce que c'est de sentir sa poitrine dans un étau ? Je respire mais le souffle court. Le vrai souffle, profond, qui emplit le corps, qui le nourrit, il me quitte lorsque tu pars.

Pas de calme, pas de répit dans cette course quotidienne, si je ne m'arrête pas avec toi.

Tu es cet instant d'apesanteur qui rend l'atmosphère terrestre supportable. Je suis sans souffle, mais je connais le bon remède.

Je sais que je dois apprendre à me passer de toi. Ce serait si simple, pour nous comme pour ceux que nous aimons. Ne plus risquer de tout perdre pour une indiscretion, un hasard. J'ai essayé tant de fois de me résoudre à ton absence, faire de chaque au revoir une séparation. Je voudrais que tu comprennes pourquoi cela m'est si difficile.

Quand je pense au prochain moment ensemble, je sais déjà à quel moment ma poitrine se desserrera et tout mon corps se remettra à respirer. Quand la porte se refermera derrière toi, nous laissant enfin seuls dans une pièce, tu diras « bonjour » et tout le reste aura disparu.

J'observerai chacun de tes mouvements en même temps que je les vivrai. Ton baiser sera un bouche-à-bouche à une noyée.

Je n'ai pas toujours été ainsi, je le suis devenue. Ma vie était une image d'Épinal et je m'y sentais bien. J'aimais le confort de sentir à mes côtés quelqu'un qui m'aime plus que je ne peux m'aimer moi-même. Cela me renvoyait une image de moi supportable. J'étais sur des rails, ceux du bonheur tranquille. Le confort d'une relation solide dans un cocon matériellement assez moelleux pour ne pas être sujet aux petites mesquineries du quotidien.

J'ai suivi ainsi toutes les étapes d'un parcours balisé : de ma vie d'étudiante à celle de femme mariée avec juste ce qu'il fallait de peines de cœurs pour savoir reconnaître l'amour dans les yeux d'un autre.

Une fois acquise cette certitude, il n'y avait qu'à construire, à deux. J'ai appris facilement à m'appuyer sur David, à partager ses goûts comme ses amis, sans avoir jamais l'impression de sacrifier à une quelconque liberté ou indépendance. Une image d'Épinal, mais de notre époque, celles des femmes actives, et j'étais hyperactive !

Je travaillais dans une maison de couture parisienne. Je n'étais pas douée pour tenir un crayon mais j'apportais mon aide au sein de l'équipe de communication en organisant les défilés. Je n'avais jamais aimé les courbettes et les petits fours qui accompagnent souvent le métier d'attachée de presse, auquel pourtant j'avais été formée, je leur préférais la solitude de mon bureau pour prévoir, organiser, anticiper les couacs et les détails d'un événement. J'avais appris à négocier avec les agences de mannequins, les traiteurs, les producteurs, sans transiger, sans copinage. J'avais la réputation d'être sèche mais efficace. Je laissais les autres gérer les impairs dans les envois de cartons d'invitation et les récriminations de rédactrices de mode hystériques, je ne savais pas le faire. Je connaissais mes défauts, mes limites, je n'ambitionnais pas une carrière, ni même une fortune, juste donner un coup de main, le mieux possible.

Je ne vivais que pour mes amis et ma famille. Cela peut sembler idiot à dire mais j'étais fière d'être la femme de David. Il était cet arbre solide sur lequel je pouvais m'appuyer. Droit comme un i, fidèle en tout : à ses amis depuis l'enfance, à la femme qu'il aime parce qu'il ne sait pas faire autrement, à ce en quoi il croit. Ses goûts sont simples, il n'aime pas la sophistication. Il aime la constance, savoir que tout reste à sa place. Il fait toujours ce qu'il dit, ne promet jamais rien qu'il ne pourrait tenir, même pour rire, même pour faire un bon mot. Il est sérieux, courageux. Il possède ces qualités, ce n'est pas un effort pour lui de faire un travail qu'il n'aime pas, simplement parce qu'il le faut. Le plaisir est dans une tâche accomplie, dans la joie des autres éventuellement, mais jamais pour lui-même. Il aime en moi ce qu'il n'est pas : mon caractère parfois inégal, mes emportements, mes goûts frivoles, ou du moins ce que lui trouvait frivole : ma passion pour mon métier, pour ce milieu de froufrous, d'apparence ultra sophistiquée. David ne croit pas à la beauté, à son pouvoir sur les gens et les choses comme je le crois. Je sais changer d'aspect, m'inventer une façade, David ne s'y laisse jamais prendre, seul l'intérieur des personnes l'intéresse. Il sait que je peux passer de la tristesse passagère à un franc sourire en peu de temps. Un peu de musique peut me sortir de la morosité. Cela l'a toujours intrigué. Il comprend mal que les hommes comme les femmes puissent avoir deux visages, puissent composer avec leur attitude. Il est d'un bloc, sincère, parfois brutal, jamais dans la simulation. C'est pourquoi mon côté « femme de mode » l'amuse, il lui laisse croire que la vie peut être plus légère à mes côtés. Si je suis capable de passer des heures à choisir une tenue devant mon placard, alors il peut passer cette même heure tout simplement à me regarder et se dire que perdre ainsi son temps n'est peut-être pas si grave.

Du lundi au vendredi j'avais les yeux rivés sur des adolescentes aux corps de brindille qui défilaient dans mon bureau avant de rejoindre le podium. Retrouver mon reflet dans le miroir le samedi pouvait être douloureux. Mon œil exercé était sans pitié pour moi-même comme pour les autres. Mon esprit biaisé peut-être me forçait à

compenser mes imperfections physiques par des artifices vestimentaires chaque jour à réinventer. Le style négligé m'était interdit. Je pensais que pour oser porter un jean il fallait des jambes d'un mètre vingt sous une taille de guêpe et un buste taillé dans le marbre. M'écarter de ces critères c'était m'exposer au ridicule. Pour me permettre de critiquer tel vêtement mal porté, je ne devais pas être prise en faute. J'avais infiniment plus d'indulgence pour une femme au visage imparfait mais apprêtée avec soin que pour une jeune fille au naturel sublime qui ne faisait pas l'effort de troquer ses baskets pour des talons une fois de temps en temps sous prétexte qu'avec des yeux pareils elle pouvait tout se permettre.

Je ne dérogeais jamais aux règles que je m'étais fixées. Je n'avais aucune indulgence envers moi-même.

David me trouvait la plus belle femme du monde pour une raison simple : j'étais sa femme. Sa fierté me touchait même si je le savais aveugle aux beautés de mon monde professionnel.

Je passais aux yeux de mon équipe pour une organisatrice de défilés souriante mais stricte. Dans mon métier j'étais entourée de personnalités caractérielles et la superficialité de ce monde avait tendance à déteindre sur moi. David trouvait mes préoccupations bien futiles. Nous parlions donc peu de mon travail. Nous n'avions pas de passions communes en dehors de celle d'être l'un à côté de l'autre pour construire. Nous étions complémentaires, j'avais besoin de sa stabilité, il avait besoin que je le fasse sourire.

Nous nous étions rencontrés par hasard, puis habitués l'un à l'autre. J'aimais être avec lui. Lorsque nous ne vivions pas encore ensemble, je ne souffrais pas des très brefs moments où il était absent mais je sentais que cela ne servait à rien d'être séparés, nous étions simplement mieux ensemble. Nous avons emménagé, tout s'est fait aisément, David était ouvert, sans penchants dévorants, prêt à s'adapter à ma vie, à se glisser dans mes habitudes. Nous n'espérions qu'une seule chose : que cela dure le plus longtemps possible. Au bout de quelques années, il fut question de mariage, loin des mises en scènes hollywoodiennes, juste une étape, une belle fête pour nos amis et nos familles. C'était une évidence, nous n'avions jamais été si heureux dans nos vies respectives que depuis que nous étions ensemble, alors autant essayer de continuer, se marier était la seule chose à faire.

J'aimais vivre avec lui : jamais de disputes stériles, de discussions interminables, toujours partant. J'en avais soupé des passions puériles, j'aspirais au calme. La constance avait des attraits que j'avais ignorés jusque-là. J'avais découvert avec David que l'on pouvait m'aimer plus que quelques mois. Et plus étonnant encore, je me découvrais capable de répondre à ces sentiments. Je ne savais pas avant lui que l'envie pouvait persister sans ces séparations artificielles dont j'avais le secret pour ranimer un désir moribond. Nous n'avions pas besoin de cris, de claquements de portes ou de serment pour que notre couple existe. Je vivais avec David chaque jour après l'autre, sans peur de le voir partir, et avec pourtant une joie sincère de le découvrir auprès de moi chaque matin. Cela devait être cela qu'on appelle un bonheur tranquille.

Son métier l'accaparait beaucoup, il lui rapportait assez d'argent pour ne pas se demander si être analyste financier était vraiment ce qu'il aimait faire. Il avait oublié ses rêves d'enfant : les voitures de courses et la vitesse.

On lui avait seriné assez longtemps qu'il ne ferait pas carrière, il a écouté ce « on » et passé sa maîtrise de finance sans regret. Il était bon dans ce qu'il faisait, et cette reconnaissance professionnelle seule lui suffisait. Ses considérations personnelles éventuelles s'effaçaient avant même d'être exprimées devant l'évidence : il avait été formé pour un métier, il le faisait bien, le plaisir n'entrait pas en ligne de compte. Le principe était simple : on travaille pour gagner sa vie, par pour s'amuser. Il faut avoir une « bonne place » dans une société solide, si possible un grand groupe. David ne parlait jamais de ses relations conflictuelles avec ses collègues, des rebuffades continues de ses supérieures ou même du stress inhérent à sa position faite de courts délais et d'urgence. Il aurait trouvé obscène de dire qu'il n'aimait pas son travail. Il se plaçait toujours à un niveau inférieur au sien pour dire : « au moins j'ai un travail ». Il refusait de reconnaître qu'avec ses capacités il aurait pu faire autre chose, il aurait pu à tout moment reconsidérer son plan de carrière et changer de vie professionnelle. Mais pour cela il aurait fallu qu'il accepte de prendre du plaisir à travailler, ce qui n'était pas dans son éducation.

Il avait été élevé par des parents qui pensaient que dire 'je t'aime' à un enfant était une preuve de faiblesse. Que l'éducation ne passait pas par les caresses et qu'un garçon ça ne pleurait pas. Enfant unique, il ne connaissait pas la jalousie, il était très seul. Il aurait pu s'inventer un monde plus doux mais il ne rêvait que de devenir comme son père : un mur. Il le voyait grand, fort, invincible. Travailleur acharné pour nourrir sa famille, il ignorait les week-ends et les vacances. Les loisirs n'étaient pour lui qu'une invention pour les fainéants. La vie était une lutte et il se battait depuis toujours. Il inspirait autant de crainte que d'admiration à son fils. Il avait eu plus de chance que son père : il avait fait des études, vécu dans un milieu favorisé et n'avait jamais manqué de rien.

Rien d'exceptionnel dans notre couple lisse mais une rareté : la constance. Au fil des années, j'avais senti que quelque chose grandissait entre nous, nous étions loin des pincements de cœur des amours adolescentes. David ne disait pas 'je t'aime', il me le prouvait chaque jour. J'avais mis du temps à comprendre que sa présence était un cadeau, qu'il fallait beaucoup d'amour pour supporter mes sautes d'humeur et mes replis. Il ne pouvait pas me comprendre, et il n'essayait d'ailleurs pas, il patientait, jusqu'à ce que je redevienne la femme qu'il connaissait. Il ne faisait pas de somptueux cadeaux et il oubliait notre anniversaire mais il ne passait jamais une nuit sans moi. Il n'allait pas chez ses copains regarder le match de foot et il se débrouillait dans la cuisine lorsque j'avais eu une mauvaise journée. Il me rassurait : j'avais découvert la sérénité dans le mariage.

Après notre mariage devait venir l'enfant, c'était entendu, pourquoi en douter? Cela faisait partie de cette mélodie du bonheur. Mais l'enfant ne venait pas. Rien de grave, David prenait cette attente comme une adversité nécessaire. Il ne s'emportait pas devant ce coup du sort. Son inquiétude était pourtant visible, lui qui ne concevait

son foyer qu'avec des enfants, il ne pouvait se résoudre à ne pas en avoir. Quant à moi je portais la responsabilité de cet échec. Je sentais qu'une souffrance s'insinuait en moi. Je n'étais pas infallible et me sentais responsable de ce manque qui grandissait. David faisait de son mieux pour alléger ma culpabilité, aucun reproche ni allusion à cette « anomalie » qui m'empêchait de façon peut-être temporaire mais persistante à concevoir un enfant. Il minimisait la situation, ne m'incitant pas à subir de traitements lourds et il n'en parlait pas à notre entourage. C'est la première fois que je notais cette manière chez David de croire qu'à ne pas parler des problèmes ils n'existent pas vraiment.

Sa quasi-passivité eut sur moi l'effet inverse de celui recherché. Je ne voulais pas attendre que les choses se fassent, je voulais agir, tenter les opérations, les nouvelles pilules, les techniques les plus récentes, peu importait le moyen. Si David et moi eûmes des façons divergentes de supporter cette difficulté, cela ne créa pas de tensions. C'était notre première épreuve, il fallait y faire face, elle ne remettait pas notre couple en cause. Pour la façade, nous restions unis dans l'adversité. Dans le fond, un imperceptible distance se creusait entre nous. Devant cette urgence, j'oubliais de chercher la raison à mon désir impérieux d'enfant : l'envie d'être comme les autres ? Cette attente tournait-elle obsession ?

C'est à ce moment là de mon bonheur, lorsque le doute s'est installé, que s'est levée la brise.